

## UNE FOI ÉPROUVÉE

**Nous voyons ici que le P. Kentenich a parlé de la foi pratique dans la Divine Providence, mais qu'avant tout, il l'a vécue. L' exemple de sa vie illumine notre chemin.**

“La foi est l'assurance de ce qu'on espère; la preuve des réalités qu'on ne voit pas. Par elle, nos ancêtres ont été loués. ”

“Nous te voyons paternel et silencieux derrière chaque événement, nous t'embrassons avec un amour ardent et prêts pour le sacrifice, nous marchons joyeux à ta rencontre”.  
(PK - RC 77)

Quand le Père Kentenich parle de foi pratique dans la Divine Providence, ce n'est pas seulement d'un point de vue purement théorique : il est lui-même quelqu'un qui a profondément souffert. Son message est avalisé par une expérience de vie difficile. Celui qui nous parle de foi pratique dans la Divine Providence est quelqu'un qui a vécu les insécurités humaines depuis son enfance, puis de fortes contradictions et de grands conflits intérieurs.

Nous ne parcourrons pas ici toute sa vie, mais en citerons seulement les quelques étapes principales.

Comme beaucoup d'enfants aujourd'hui, il n'a pas connu la stabilité d'un foyer bien constitué. Il fut pratiquement éduqué par sa mère et sa grand-mère, privé de l'appui et de la sécurité d'une expérience naturelle de paternité. A 9 ans, sa mère se voit forcée de le confier à un orphelinat car ne pouvait plus subvenir à ses besoins. Nous savons comment étaient ces orphelinats à la fin du 19ème siècle: une ambiance de discipline rigide où régnait la pédagogie des punitions, dépourvue de tout sentiment de tendresse et sans ambiance familiale. Les enfants marchaient pieds nus toute la semaine et se chaussaient seulement les dimanches et jours fériés. La situation dans cet internat masculin était si dure que le jeune Joseph s'en est échappé par deux fois. On raconte que la police, en le voyant dans la rue avec l'uniforme de l'orphelinat, l'avait recueilli et ramené.

Il n'avait pas encore quatorze ans quand il entra au Séminaire Mineur des Prêtres Pallotins, pour terminer ses études de sciences humaines. Tout ce temps de l'adolescence et de la jeunesse fut marqué par une grande solitude intérieure et sa santé précaire lui causait de constants problèmes. Cette solitude intense ne doit pas nous surprendre, si nous considérons d'une part son enfance - aujourd'hui nous parlerions d'une sérieuse incapacité à établir des contacts personnels- et, d'autre part, le fait qu'il portait en lui beaucoup d'idées nouvelles et originales, difficiles à communiquer. “Quand je regarde en arrière, affirme-t-il, je peux dire que je ne connais personne qui ait influencé profondément mon développement. Des millions de personnes auraient été anéanties si elles avaient

été aussi seules que je l'ai été. J'ai été obligé de grandir dans une totale solitude intérieure”.

Ces années sont également marquées par une profonde crise existentielle. Il est normal que tous les jeunes traversent une crise de mûrissement, mais pour le Père Kentenich, elle a été particulièrement longue : une orientation intellectuelle et surnaturelle marquée ainsi que l'absence de liens d'ordre naturel y ont contribué. Parlant de cette période, il dit: “L'homme a été torturé et ballotté d'un côté à l'autre par un scepticisme total, un idéalisme exagéré ou un naturalisme unilatéral”. Le scepticisme ambiant compliquait sa recherche de la vérité; le rationalisme le bloquait dans sa relation avec les autres, l'isolant dans l'individualisme; le côté surnaturel l'empêchait de vivre une relation harmonieuse entre le naturel et le surnaturel.

La lutte personnelle vécue dans sa jeunesse - affirme-t-il dans l'homélie du 31 mai 1949 - lui a permis de ressentir tout ce qui ébranle profondément l'Occident aujourd'hui. La tension qui s'est créée en lui a été si forte et si prolongée, qu'il a sérieusement craint de ne plus la supporter et de perdre la raison.

Cette crise spirituelle s'est également doublée d'une crise physique. Depuis son enfance, il avait une certaine prédisposition aux maladies respiratoires et sa santé était fragile. Sa crise spirituelle - laquelle, avec des hauts et des bas doit avoir duré plus ou moins six années - s'est aussi répercutée sur sa santé. Un collègue de ces années d'études affirme: “Il était presque toujours malade”.

Cette accumulation de problèmes et cette lutte intérieure auraient peut-être été allégées s'il avait pu partager une vie communautaire normale, mais son caractère solitaire et sa santé faible contribuèrent encore davantage à son isolement.

Au milieu de cette tension, comptant seulement sur ses forces, sans l'aide de personne, un sentiment cher à son cœur depuis ses plus jeunes années grandit en lui : un profond amour pour Marie. Et cet amour pour la Sainte Vierge fut sa planche de salut. Il s'est offert entièrement à Dieu à travers Elle. De cette offrande pleine de confiance, de cette acceptation positive de la douleur et de la dégradation tant physique que psychique, jaillirent les forces qui devaient le guérir. Marie a empêché que son développement unilatéral (dans la ligne de l'individualisme, du rationalisme et du surnaturel) soit total et le mène à une rupture intérieure complète. Ainsi, petit à petit, la paix se rétablit dans son cœur et il trouva l'équilibre dans l'amour maternel de Marie, si humain et si surnaturel à la fois.

En Marie, il découvre l'intégration admirable de l'humain et du divin. “Marie est pour nous, affirme-t-il quelques années plus tard, le point de convergence exemplaire entre le naturel et le surnaturel. Elle est la merveilleuse incarnation de l'union organique entre nature et grâce”.

Les luttes et les souffrances de ces années ont marqué de façon décisive sa personnalité. Il dira plus tard qu'il remercie Dieu pour ce temps, parce que les tensions et la pression spirituelle qu'il a connues furent d'une intensité telle qu'il pouvait maintenant comprendre toutes les angoisses et les ruptures qui oppriment l'homme moderne.

Mais avant d'arriver au sacerdoce, il a du encore surmonter un autre obstacle sérieux, qui mit en péril sa future ordination sacerdotale.

Deux choses inquiétaient ses supérieurs : au delà de l'incertitude qu'ils éprouvaient à son égard, ils ne parvenaient pas à cerner ce qu'il avait dans le cœur. Ils craignaient, entre autre, qu'il puisse avoir des doutes de foi. Il posait tellement de questions, qu'ils se demandaient si cet homme avait une Foi solide ou non et quelles garanties il leur en donnait. Et ils se demandaient aussi quelle serait, dans le futur,

son attitude devant l'autorité? Aurait-t-il sur elle cet esprit critique qu'il révèle chaque fois qu'il cherche à découvrir et à défendre la vérité? Et avec sa grande intelligence, n'allait-t-il pas commencer à critiquer les ordres de ses supérieurs?

Un événement aggrava encore la situation : par son attitude de défense et de recherche de la vérité, il avait pendant un cours, laissé le professeur sans voix, affirmant que la vérité ne se prouve pas avec de l'autorité, mais avec des arguments. Cette intervention était évidemment très mal venue à l'époque. Peu après cet événement, le Conseil Provincial s'était réuni pour décider du nom de ceux qui seraient acceptés pour faire leurs vœux perpétuels. En dernière minute, l'entrée lui fut refusée. Un refus pareil signifiait pour lui la fin de tout. Humainement, il était ébranlé. Plus tard, grâce à l'influence du Père Provincial qui l'estimait beaucoup, on reconsidéra une fois encore la décision et il fut alors définitivement accepté.

Comme nous pouvons le constater, sa vie, entre le 18 novembre 1885 et juillet 1910, date de son ordination sacerdotale, ne fut pas précisément un long chemin tranquille. Le futur ne le sera pas non plus. Ses crises de jeunesse étaient surmontées, mais l'équilibre intégral de sa personnalité, il ne l'acquiesça qu'au contact direct avec la vie et face aux personnes, dans son travail d'éducateur. Grâce à ces contacts, il régénère pleinement les aspects de sa personnalité qui étaient atrophiés. Malgré tout, les années suivantes, ce seront d'autres épreuves et obstacles que Dieu mettra sur son chemin. En voici seulement quelques-uns.

Dieu l'amène à fonder le Mouvement de Schoenstatt le 18 octobre 1914 et il doit pour cela, faire des pas risqués dans la foi. Tout en voyant la confirmation de Dieu dans ce qu'il a entrepris, il sent intensément sa petitesse et il écrit: " Il semble que Dieu le Père et ma Mère céleste m'ont réellement élu comme leur instrument : ça fait trembler ma faible nature". Il sent que Dieu a posé de grands projets sur ses "épaules fragiles".

Mais il se sent dans les mains de Dieu comme l'instrument de Marie et se dispose ainsi à assumer un risque après l'autre dans sa fondation, ouvrant de nouveaux chemins non seulement dans sa communauté, mais dans la réalité ecclésiastique de son temps. Il fonda différentes organisations et communautés et développa une impressionnante activité apostolique. "Avec l'oreille au cœur de Dieu et la main au pouls du temps", (c'est ainsi qu'il décrivait son attitude) il fit face aux défis de son temps. Il observe comment la naissance du marxisme-léninisme développe une force révolutionnaire, puis suit toute la trajectoire d'Hitler et du nazisme. Depuis que le national-socialisme a pris le pouvoir en Allemagne, en 1933, il sait vers où va la société et quelles difficultés vont se profiler, non pas seulement pour Schoenstatt et l'Église mais aussi pour l'Allemagne et le monde entier.

En septembre 1941, il est recherché par la Gestapo, et le 20 de ce même mois, il doit se présenter à la prison de Coblenz : après avoir été soumis à un interrogatoire, il est mis en détention et est placé, pendant quatre semaines, dans une oubliette de la caserne de la Gestapo. Le 11 mars 1942 il est transféré pour le camp de concentration de Dachau, où il devra rester jusqu'au 6 avril 1945.

Il passera finalement trois ans et demi dans l'enfer de Dachau ! Le nazisme les avaient classés, Schoenstatt et lui, parmi leurs plus dangereux ennemis. Quand un ennemi de l'état était emmené au camp de concentration, le but était de le détruire psychologiquement, moralement et physiquement. Dachau ne constituait précisément pas un paradis : la faim, les épidémies, la mort, les mauvais traitements et dégradations de toutes espèces étaient quotidiens; il n'y avait pas de droits, pas de dignité; il était difficile d'y découvrir Dieu, mais, au contraire, on pouvait y toucher du doigt la présence et l'action du démon. C'est dans cet enfer que le P. Kentenich a vécu. Il savait qu'à tout moment, il pouvait être mis dans un train et quelques kilomètres plus loin peut-être, dans des chambres à gaz pour terminer dans une fosse commune. Imaginons ce qu'ont dû être ces années d'enfer!

Au milieu de cette brutalité déchaînée, le P. K. continue à consolider son oeuvre et la menant à la hauteur de la croix de Christ. Il développe un apostolat intense au camp de concentration et dira plus tard: "A cette époque-là, j'avais une grande capacité de concentration et j'ai toujours été d'un grand dynamisme. Si nous pensons à la fragilité physique et à la sous-alimentation, (à la limite du possible), je possédais une extraordinaire lucidité spirituelle. Je donnais constamment des cours et j'invitais les prisonniers à des réunions au pavillon".

En de telles circonstances, seule une Foi profonde en la Providence et dans la protection de Dieu pouvait lui permettre de conserver la paix et la sérénité intérieures et d'assumer les risques qu'impliquait son intense activité apostolique dans le camp de concentration. Voici une des prières qu'il a composées au Camp de Concentration::

Quoique jaillisse  
le jugement éternel,  
plein de confiance  
je ne chercherai  
qu'à accomplir  
fidèlement  
la volonté du Père.

Il me conduira  
A travers les ténèbres  
malgré tout le chaos.  
Par la main  
il m'emmènera au foyer,  
à la maison du Père.  
(RC 556,557)

Dans une autre prière également écrite à Dachau et intitulée "Père, je te demande toute la croix", il explique son attitude fondamentale face à la vie. Loin d'une théorie, cette prière du Père Kantenich correspondait à ce qu'il était réellement en train de vivre dans le camp de concentration.

Le Dieu qui veut donner  
le tout pour le tout,  
attend de moi de toute urgence une vie d'Inscriptio<sup>1</sup>;  
je ne crains pas les pouvoirs de ce monde,  
mon être et mon esprit  
s'adressent seulement au plaisir du Seigneur.

Je lui donne, librement, Carte Blanche  
en toute circonstance:  
c'est la source de mon bonheur:

---

<sup>1</sup> Cette expression a son origine dans une définition d'amour comme "*inscription cordis in cor*", c'est à dire, une mutuelle inscription de cœur. Ces mots, probablement de Saint Augustin, furent utilisés pour la première fois en 1941 par le P. Kantenich, pour indiquer une croissance dans l'Alliance d'Amour, selon laquelle non seulement l'on accepte la croix, mais par amour elle est demandée, si cela correspond aux plans divins.

tout ce qu'Il veut, permet ou décide  
est bon pour moi -  
c'est ce que me dit la lumière de la foi.

C'est ce que j'ai éprouvé  
d'innombrables fois,  
le long de toutes les années de ma vie,  
chaque fois que, filialement, je l'ai laissé agir,  
même quand la tourmente  
soufflait autour de moi,.

Qui, comme Christ, l'Époux,  
s'appuie totalement sur le Père  
et, à travers sa vie, annonce l'Inscriptio,  
irradie toujours une grande sérénité,  
même quand la tourmente  
rugit autour de la maison.

Celui-ci est comparable  
à un mont élevé,  
au pied duquel soufflent des vents tempétueux,  
mais dont le sommet brille  
d'un calme éternel  
et irradie toujours une heureuse paix.

Sa foi voit Dieu  
A travers toutes les choses,  
son oui perçoit clairement la voix du Père,  
son cœur filial est toujours prêt  
à se livrer à Lui  
plein de bonheur.

Même quand le Père  
permet la souffrance,  
le fils sait l'assumer avec amour;  
il embrasse la main qui soutient son destin,  
demeure en prière  
tourné vers le Père.

Il ne fait jamais comme le chien  
qui mord enragé la pierre  
qui l'arrache brusquement de son repos;  
il découvre derrière chaque pierre  
la main du Père  
qui, aimable, l'invite à aller vers le foyer.  
(RC 416-423)

Les derniers mois dans le camp de concentration furent chaotiques. La destruction de tout le système de production et de communication allemand a provoqué une nouvelle famine chez les prisonniers.

Ajoutons à cela une épidémie de typhus fin '44 : chaque jour, des dizaines de prisonniers mouraient. (en janvier 1945, près de trois mille; en février, quelques quatre mille, et en mars, encore près de quatre mille). Mais Dieu a voulu préserver le P.K. et finalement, le 6 avril vers 9 heures du matin, il quittait le camp de concentration de Dachau. "Je suis sorti du camp, sain de corps et d'esprit, parce que Dieu m'a offert un extraordinaire degré de liberté intérieure" confesse le Père plus tard.

Mais il savait que la chute de l'Occident - dont l'une des manifestations avait été le nazisme - ne se terminerai pas là: "Je suis convaincu que les camps de concentration ont été les camps de préparation pour ce qu'arriverait plus tard dans le monde entier".

Appelé à être un messager et un prophète de la fois pratique dans la Divine Providence pour notre temps, il a dû souffrir ces profondes ténèbres, humainement incompréhensibles, qui si souvent montrent les chemins de Dieu. Et de nouvelles épreuves ne se sont pas fait attendre.

En 1947, il commence ses voyages à l'étranger. Il part pour l'Afrique, l'Amérique du Sud puis l'Amérique du Nord. L'immense travail développé, les déplacements incessants, les conditions climatiques, la fatigue naturelle des voyages semblaient devoir dépasser les possibilités d'un homme de 63 ans et pourtant le P. K. paraissait se porter bien. En 1948, il écrit: "L'esprit et le corps se sont adaptés pleinement pour surmonter l'usure des voyages et le rythme de travail intense et lourd. De même qu'à Dachau, ici aussi les forces paraissent se multiplier à travers la lutte et le danger, l'effort excessif et les privations".

En 1949, il se sent appelé par Dieu à faire un des pas les plus risqués de sa vie. En se basant sur la visitation canonique à Schoenstatt et sur le Rapport du Visiteur, il arrive à la conviction que Dieu lui demande de parler et faire connaître aux évêques allemands son avis sur la réalité actuelle et plus concrètement, sur la vie de l'Eglise en Allemagne. Ce n'était pas la première fois qu'il subissait des critiques sur sa personne et son Œuvre : il a su qu'il devrait compter avec elles, dès le moment où il a compris que Dieu a confié à Schoenstatt une mission particulière pour notre temps. Ainsi, il savait qu'avec le travail envoyé aux évêques allait commencer une confrontation de grande envergure. Dans son homélie du 31 mai de cette année, il dit: "Nous devons compter sur le fait que ce travail blesse profondément des cœurs nobles dans la patrie, qu'il éveille une violente indignation et provoque une grande vague de contrecoups . Nous ne devons pas être étonnés de provoquer la réaction d'hommes très influents, formant un front commun puissamment uni, contre moi et contre la Famille. Humainement parlant , nous devons avoir conscience que la tentative peut échouer complètement. Cependant, cela ne nous dispense pas de prendre ce risque. Celui qui a une mission doit l'accomplir, même si elle le conduit à l'abîme le plus obscur et le plus profond, même s'il lui faut faire un « saut de la mort »après l'autre. La mission de prophète est toujours accompagnée d'un sort de prophète (...) C'est pourquoi nous osons dire comme Paul: « Je ne peux pas m'arrêter de prêcher! Je ne peux faire autrement, je dois prendre la parole! » Vous comprenez la grandeur de cette énorme mission, face à notre solitude. Nous sommes comme David faisant face à Goliath. Je pense au saut de la mort que j'ai dû risquer en 1942 et je suis conscient qu'il se répète à présent".

Le P.K. sait que Dieu lui demande de risquer le tout pour le tout, il sait aussi que Marie veillera parfaitement sur lui. C'est pour cela qu' il prend le risque, risquant aussi l'avenir de toute la Famille.

A l'apogée de sa vie, alors qu'il espérait voir son Oeuvre reconnue officiellement par l'Église, cette même Église le désavoue durement. L'épreuve du nazisme était venue des ennemis de l'Église, cette épreuve-ci vient de celle qui lui est la plus proche : elle fut donc encore beaucoup plus douloureuse. Sa lettre aux évêques allemands - en réalité un travail de plus de trois cent pages - n'est pas comprise et leur réaction fut violente. Il est accusé auprès de Rome et le Saint Office décide d'envoyer un Visiteur. Le P. Kentenich est destitué de toutes ses fonctions le 15 août 1951 : on formule de graves et sérieuses accusations contre lui. Le Saint Office décide de le séparer de son Oeuvre et de l'envoyer en l'exil, à Milwaukee aux États Unis, pour qu'il y "demeure à l'ombre", comme cela fut dit.

Le 22 octobre 1951, il doit quitter l'Allemagne et partir en exil ; il a 66 ans. Ses cheveux et sa barbe sont presque totalement blancs, mais celui qui arrive alors à Milwaukee n'est pas un homme vaincu et angoissé: il se montre confiant, irradiant assurance et paix: "Celui qui a Dieu comme bâton et appui, est toujours tranquille et serein. Avec ce bâton, je suis passé par la prison et par le camp de concentration et aujourd'hui, comme à cette époque, je suis dans la paix . Nous ne devons avoir qu'une passion: appartenir à Dieu, servir Dieu et mener à bien Son oeuvre".

Quatorze longues années d'exil, mesure disciplinaire qui lui est imposée sans qu'il sache réellement de quoi on l'accuse, sans lui donner l'opportunité de se défendre contre ces accusations. Quelques-uns de ses anciens et proches collaborateurs l'abandonnent et s'opposent à lui. On critique sévèrement sa méthode d'enseignement et sa pratique pédagogique, on se pose des questions sur son équilibre mental, on profère contre lui de fausses accusations et on répand des calomnies infâmes sur son intégrité morale. Par tous les moyens, on essaye de détruire son Oeuvre. Ses supérieurs, au lieu de chercher à le défendre devant le Saint Office, accentuent les mesures contre lui, le soumettant même à des épreuves d'obéissance humiliantes.

Il est intéressant de se souvenir dans ce contexte, de la visite qui lui fit en 1963 le Cardinal Ottaviani, secrétaire du Préfet du Saint Office à l'époque. Il n'en revenait pas : "J'ai vu d'autres hommes punis par l'Église, des hommes qui ont été séparés de leur Oeuvre, et j'ai pu constater combien ils étaient abattus. Ici, cependant, je vois précisément le contraire". Et, c'était ainsi : il trouva dans le P. Kentenich, un homme profondément en paix, plein de joie et confiance, sûr que la Sainte Vierge irait glorifier sa cause. De ces quatorze années, comme d'ailleurs de son séjour à Dachau, il a pu dire qu'il n'avait pas douté une seconde que le plan de Dieu était en train de s'accomplir. Et pourtant, ces années d'exil furent plus dures que celles de guerre, parce que cette fois il était condamné par l'Église, cette Église qu'il voulait servir de tout son être, cette Église qu'il voulait voir renouvelée et forte, âme d'une nouvelle culture qui allait se dessiner.

C'était donc plus dur pour lui que d'être condamné par les nazis, car cette fois il avait été déshonoré et complètement discrédité. Mais malgré tout cela, il n'a jamais eu la moindre envie de rébellion. C'est au contraire au cours de ces années-là qu'il exprima le désir qu'on écrive sur sa tombe les mots "Dilexit Ecclesiam" : "Il a aimé l'Église".

En 1963, j'ai eu l'opportunité de rendre visite à notre Père à Milwaukee. Cette année, tout se présentait mal pour Schoenstatt. Humainement, il n'y avait aucune porte de sortie. Le Père était déjà exilé depuis plus de dix ans. Au Chili et en Argentine, les difficultés se multipliaient, non seulement à l'extérieur de la Famille mais aussi à l'intérieur. Tout était pratiquement perdu: de Rome, on entendait que le Père devait rester à Milwaukee et qu'il ne reviendrait jamais à Schoenstatt. En bavardant avec le Père à ce sujet, j'ai été impressionné par son extraordinaire tranquillité et il m'est resté en mémoire cette phrase

qui n'était pas une simple formule, mais qui manifestait une profonde conviction de foi: "Tout ira bien". Je me rappelle aussi d'un autre événement allant dans le même sens. Lorsque le Père retourna à Rome, en septembre 1965, j'étais à Schoenstatt avec d'autres prêtres, après avoir fait un pèlerinage à Cambrai pour l'inauguration du Sanctuaire. À l'aube, le Père Kentenich avait reçu un coup de téléphone l'informant d'un télégramme qui le convoquait à Rome. A ce moment là, il a dit au P. Menningen: "Tout doit se passer de façon à ce qu'il n'y ait aucun doute que c'est la Sainte Vierge qui a obtenu la victoire".

A ce moment, sachant le Père à Rome, nous avons pensé que tout était solutionné et que le cauchemar de ces quatorze années d'exil s'achevait. Mais une fois de plus, tout s'ébranlé: le Saint Office tout entier, avec l'aval du Saint Père, a confirmé son maintien en exil et le maintien de toutes les interdictions qui y étaient liées. Une fois de plus, aucun espoir humain. .. C'est seulement plus tard, quand le Père rentrera définitivement à Schoenstatt et que toutes les interdictions seront relevées, que nous comprendrons vraiment la signification de ses paroles... Sans aucun doute, la Sainte Vierge avait parachevé la victoire. Dans ces moments difficiles, le Père a toujours gardé sa paix intérieure.

Un jour, à 9 heures du soir, on lui ordonna de déménager - il avait alors 80 ans - de la maison où il séjournait pour la maison des Pères Pallotins. Il a alors déclaré: "N'ayez pas de souci, même si on m'envoie sur la Lune, je pourrai dormir tranquillement".

Et nous, quelle est notre foi? Avons-nous cette même force et cette même confiance? Croyons-nous, même quand il n'y a pas de support humain autour de nous?

Nous avons relaté ici quelques aspects de la vie du P. K. mettant essentiellement en évidence sa trajectoire difficile. Si nous analysons de plus près sa personnalité, si nous essayons de percevoir comment il est arrivé à dominer la vie et ce qui l'a rendu victorieux à travers toutes les circonstances, ce qui lui a donné cette paix inébranlable et cette constante envie de lutte, ce qui l'a rendu fécond, ce qui a nourri son optimisme et l'espérance en son âme, nous aurons toujours la même réponse, claire et précise: la foi pratique dans la Divine Providence, vécue en étroite Alliance d'Amour avec Marie.

Cette foi pratique, comme nous le verrons plus loin, n'est pas la simple acceptation d'une vérité de foi; *c'est une vision différente de la réalité, une nouvelle attitude face à la vie*; en définitif, un don que Dieu veut faire au chrétien actuel qui vit au milieu du monde et qui est appelé à être un phare d'espoir pour beaucoup.

Le P. K. annonce par sa vie et par sa parole, le message libérateur de la foi pratique dans la Divine Providence; une foi dans le Dieu, non seulement de la Bible et des autels, mais aussi - et c'est sur cela qu'il met l'accent - dans le Dieu **de la vie**; ce Dieu qui est dans la vie et qui nous guide au cœur-même de notre vie; ce Dieu qui a non seulement créé le monde, mais qui le conduit selon un plan d'amour concret, dans lequel nous sommes ses co-administrateurs et ses instruments.

La foi pratique est l'attitude qui nous fait tourner passionnément autour du Dieu de la vie. C'est la recherche passionnée du désir de Dieu et la volonté de le réaliser jusque dans ses plus infimes détails. C'est l'attitude qui fait de nous des hommes qui veulent se dépasser, aller plus loin, mais avec les pieds bien campés sur la terre ferme; des hommes qui possèdent, dans la foi, une vision ample, profonde et nouvelle de la réalité, puisqu'ils la voient du point de vue de Dieu. Ce sont des hommes clairvoyants et doués d'une grande capacité de risque, puisqu'ils savent qu'à leur côté se trouve le Dieu Père. Les



hommes de la foi pratique sont des hommes téméraires. Ce sont des hommes victorieux, parce qu'ils luttent ensemble avec le Christ victorieux et Seigneur de l'histoire et c'est pour cela qu'ils sont animés eux-mêmes, d'une profonde confiance dans la victoire.

Pour le P. K., la foi pratique n'a jamais été un motif pour justifier une attitude passive; au contraire, la foi pratique a été pour lui la "force propulsive", celle qui l'a incité à une lutte constante, au risque et au compromis actif. Celui qui vit selon la foi pratique est créateur d'histoire, il forge l'histoire par la main de Dieu. Il construit avec Lui, ici sur la terre, Son Règne de vérité, d'amour, de justice et de sainteté.

"C'est cette foi , explique le P. K. en 1967, un an avant sa mort , qui a conduit Schoenstatt victorieusement à travers toutes les années passées; c'est la foi qui nous fut offerte comme un don gratuit de Dieu; c'est la foi qui a libéré l'homme intérieurement (dans son cœur, son affection et sa volonté ) de l'angoisse pénétrante; c'est la foi victorieuse, une foi qui vainc chaque fois les obstacles purement humains; c'est la foi pratique dans la Providence, sans laquelle nous ne pouvons pas exister, cette foi pratique qui est notre charisme et sur laquelle notre Mère veille et veillera sans cesse, tout particulièrement, à partir du sanctuaire.

Marie fut l'exemple de foi qui a toujours illuminé la vie du P. K. La Sainte Vierge fut pour lui l'exemple évident d'une foi vécue concrètement dans toutes les circonstances de l'existence. Quelques fois nous idéalisons la Sainte Vierge, nous croyons qu'elle n'a jamais eu de difficultés. Or elle en a eu, et de grandes, de beaucoup plus grandes que les nôtres ! Comme sa foi a été éprouvée! Comme elle a risqué sa vie dans la foi! Elle a osé aller contre les usages de son peuple pour suivre la volonté de Dieu. Par son oui, elle a généré un conflit avec celui qui lui était si cher: quel combat intérieur elle a dû vivre, ne sachant pas si elle devait ou non manifester à Joseph son secret, cherchant à comprendre la volonté de Dieu pour elle! Et quand elle a perdu Jésus dans Jérusalem, quelle a dû être son angoisse dans sa recherche! Quand elle a reçu la réponse: "Pourquoi me cherchez-vous? Ne savez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père?", elle n'a pas compris à ce moment-là ce que le Seigneur voulait lui dire. Mais elle a gardé ces paroles dans son cœur et les a méditées. C'est une foi dure, difficile, une foi qui a dû faire face à l'ébranlement de tout ce qui est humain : pensons à Marie près de la croix. Une foi qui sait vaincre la plupart des privations. Oui, Marie a vécu de la foi et le P. K. a suivi ses pas avec cette profonde conviction: "Mater perfectam habebit curam et victoria": "la Mère veillera parfaitement sur nous et sera victorieuse".